





# LES EXPLORATEURS DE L'AMÉRIQUE DU NORD



Raymonde Litalien

LES EXPLORATEURS  
DE L'AMÉRIQUE DU NORD  
1492-1795



SEPTENTRION

Cet ouvrage a été publié avec l'appui du Programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada et du ministère de la Culture du Québec.

Coordination éditoriale: Andrée Laprise

Couverture: L'Amérique septentrionale, Coronelli, 1689. Carte gravée et imprimée en France, sans doute selon Guillaume Sanson. Exemplaire conservé au Musée David M. Stewart. Photo Giles Rivest.

Si vous désirez être tenu au courant des publications  
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION  
vous pouvez nous écrire au  
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3  
ou par télécopieur (418) 527-4978  
ou consultez notre catalogue sur Internet:  
[www.septentrion.qc.ca](http://www.septentrion.qc.ca)

© Les éditions du Septentrion  
1300, av. Maguire  
Sillery (Québec)  
G1T 1Z3

Dépôt légal – 4<sup>e</sup> trimestre 1993  
Bibliothèque nationale du Québec

Distribution au Canada: Dimedia  
Diffusion en Europe: Les éditions Klincksieck, 8, rue de la Sorbonne,  
75005 Paris, télécopieur: (1) 43 25 25 53

*Données de catalogage avant publication (Canada)*

Litalien, Raymonde

Les explorateurs de l'Amérique du Nord, 1492-1795

Comprend des réf. bibliogr. et un index.

ISBN 2-921114-94-1

1. Amérique du Nord - Découverte et exploration. 2. Explorateurs.

I. Titre.

E121.L57 1993 970.01 C93-097054-3

## PRÉFACE

**L**ES FRANÇAIS, le fait est bien connu, sont restés longtemps étrangers au phénomène des découvertes. Le grand mouvement qui, à partir du XIV<sup>e</sup> et plus encore du XV<sup>e</sup> siècle a entraîné certains peuples européens, essentiellement Portugais, Espagnols et Italiens, sur les routes maritimes inconnues, à la recherche de terres nouvelles, laissa les Français indifférents. Mentalités intensément paysannes, terreurs mythiques de la mer dont la littérature médiévale fit largement usage, esprit de clocher, nostalgie villageoise d'une douceur de vivre immortalisée par Joachim du Bellay, tous ces éléments jouèrent en faveur d'un immobilisme que le pouvoir royal ne tenta guère de secouer avant François I<sup>er</sup>. Absente de la première grande phase des découvertes, la France s'éveilla aux curiosités géographiques et aux navigations lointaines vers les années 1520-1530 et ce fut pour s'intéresser d'abord à l'Amérique du Nord qui allait devenir pour une longue période le champ d'action privilégié des premiers découvreurs français.

Ceux-ci allaient en partie rattraper le temps perdu en apportant une contribution appréciable à la découverte des rivages puis de l'intérieur du continent américain. Or cette histoire passionnante pleine de rebondissements, d'exploits à peine croyables obtenus avec des moyens dérisoires, reste aujourd'hui très mal connue du public français. C'est pourquoi on ne saurait trop remercier et féliciter Raymonde Litalien de nous donner avec ce livre une synthèse brillante, solide et d'une lecture très agréable de cette épopée européenne qui marqua de manière indélébile l'histoire des civilisations.

Français, Anglais, Espagnols ont uni leurs efforts pour parvenir au bout de trois siècles, dans des conditions matérielles et sanitaires les plus dures, à une connaissance, aussi parfaite que le permettaient les techniques du temps, du continent et de ses habitants.

Ainsi, peu à peu, sous les coups de ces découvertes, disparurent des cartes les blancs des terres inconnues et les mythes forgés par des géographes en chambre plus riches d'imagination que de science. Mer de l'Ouest, passage du Nord-Ouest vers le Pacifique ouvrirent les esprits, alimentèrent les politiques jusqu'à ce que des hommes, poussés par une curiosité insatiable, aillent vérifier sur le terrain ce qu'il en était réellement. Car le moteur essentiel qui poussa les Européens vers ces horizons insoupçonnés depuis le commencement des temps fut en premier lieu la curiosité, la soif de connaître, d'aller toujours plus loin. Ce sont elles qui poussèrent Jacques Cartier à remonter le Saint-Laurent, qui entraînèrent Cavelier de La Salle dans une hallucinante descente du Mississipi, qui décidèrent La Vérendrye à s'enfoncer dans les prairies jusqu'aux montagnes Rocheuses, Mackenzie à parcourir le Grand Nord, Lapérouse et Vancouver à reconnaître les côtes du Pacifique depuis l'Alaska jusqu'à la Californie. Explorateurs marins et terrestres conjugèrent leurs talents et leurs peines pour enserrer le continent dans un réseau d'itinéraires reconnus et balisés. Trois siècles d'efforts, d'épreuves, d'émerveillements devant une nature toujours plus merveilleuse, avaient produit des fruits éblouissants.

De cette aventure aux multiples aspects, Raymonde Litalien nous donne un récit qui se lit d'une traite tant les rebondissements en sont nombreux et imprévus. Elle en analyse avec finesse tous les ressorts scientifiques, politiques, économiques, psychologiques, tous les mobiles et aussi toutes les conséquences dont la principale fut peut-être le triomphe de l'Angleterre. Forte de la puissance navale qui lui assurait une liberté de manœuvre quasi universelle dont ni la France ni l'Espagne ne surent ou ne purent se doter, la Grande-Bretagne acquit, à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, des positions de suprématie et de domination que seules les deux guerres mondiales remettront en cause.

Mais si la Royal Navy fut l'instrument principal des découvertes et de la prépondérance anglaise, les autres nations participantes à l'aventure, et la France en particulier, laissèrent de nombreuses et

solides traces dans la population comme dans la toponymie américaines.

Grâce au beau livre de Raymonde Litalien, il ne sera plus permis d'ignorer désormais cet extraordinaire chapitre de l'histoire humaine qui mit en contact des natures et des civilisations différentes entre lesquelles se tissèrent, en définitive, des liens indissolubles.

Étienne TAILLEMITE  
Inspecteur général honoraire  
des Archives de France



## INTRODUCTION

**A** LA RECHERCHE D'UNE ROUTE MARITIME OCCIDENTALE DES INDES, puis d'un passage qui traverserait l'Amérique du Nord vers une hypothétique «mer de l'Ouest», les Européens, pendant trois siècles, poursuivirent inlassablement leur objectif et furent ainsi entraînés à suivre les principales voies d'eau, à traverser les grands reliefs, à tracer patiemment les contours du continent. Avec George Vancouver, en 1795, l'Amérique du Nord était entrée définitivement sur la carte du monde.

Si les premiers explorateurs, dès le XV<sup>e</sup> siècle, avaient rapidement compris que les rivages où ils avaient débarqué appartenaient à un nouveau continent, ils en ont toujours ignoré et sous-estimé l'étendue jusqu'à ce qu'ils soient placés devant les résultats des explorations; chaque expédition leur faisait mesurer progressivement et non sans surprise cet immense espace géographique. Tributaires de techniques de navigation s'adaptant trop lentement aux longs voyages dans les mers froides, d'instruments de mesure très imprécis jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les navigateurs luttèrent sans relâche contre des climats hostiles, dans de pitoyables conditions d'hygiène favorisant le développement de graves maladies dont le redoutable scorbut qui ne sera vaincu, lui aussi, que par les grands explorateurs du Pacifique, au XVIII<sup>e</sup> siècle. Marins d'abord et avant tout, les explorateurs de l'Amérique du Nord furent souvent obligés de quitter leurs navires pour s'enfoncer dans le continent; l'apparente sécurité de l'itinéraire terrestre n'eut toutefois pas l'heur de faciliter les déplacements de ces hommes fraîchement sortis de leurs pays d'Europe. Peu familiers avec les conditions de

vie dans les régions traversées, les Européens s'encombraient d'un maximum d'objets et de victuailles, avançaient lourdement chargés, guidés par des Indiens auxquels ils furent souvent redevables de leur survie dans des territoires inconnus ainsi que de l'aboutissement relativement heureux de leurs expéditions. Avec les années, on verra toutefois apparaître une nouvelle génération d'explorateurs qu'on pourrait presque désigner sous le terme d'amphibies, qui deviennent aussi à l'aise dans les voyages sur terre que sur mer. En effet, les Le Moyne, découvreurs de la Louisiane, les Gaultier de la Vérendrye qui parcoururent un immense territoire à l'ouest des Grands Lacs jusqu'aux contreforts des montagnes Rocheuses, un Alexandre Mackenzie remontant jusqu'à l'océan Arctique étaient tous des habitants du continent depuis une ou plusieurs générations; fils de marins et de commerçants, ils s'étaient adaptés graduellement à l'espace nord-américain dont ils arrivaient à traverser l'immensité en y trouvant les ressources nécessaires à leur survie.

Bien qu'ils aient souvent été les instigateurs de leurs propres expéditions, les explorateurs étaient très rarement en mesure de les financer: ils recevaient une commission de leur roi qui en assumait généralement les frais, avec des investisseurs privés, misant sur les profits à tirer des futures découvertes. Ainsi, les souverains d'Espagne, du Portugal, d'Angleterre et de France commanditèrent, pendant trois siècles, des expéditions d'explorations de l'Amérique du Nord, espérant y trouver les richesses de l'Asie. On y repéra quelques gisements miniers, mais on s'attacha à un autre produit de luxe, la fourrure, dont la collecte fit parcourir le continent tout entier, y compris la côte du Pacifique que les Russes furent les premiers Européens à fréquenter, pour la chasse aux loutres marines. Les cours européennes voyaient aussi dans les explorations un moyen d'augmenter leur prestige politique et leurs chances d'agrandir leur empire. Elles se taillèrent de vastes territoires dans le continent américain, s'installant d'abord dans des latitudes et des conditions climatiques familières: l'Espagne au sud du Rio Grande et du golfe du Mexique, après y avoir trouvé des mines d'argent; la France au centre, croyant posséder, par le Saint-Laurent, les Grands Lacs et le Mississipi, l'accès au passage vers la «mer de l'Ouest»; les Britanniques en Nouvelle-Angleterre et, au Nord, à la baie

d'Hudson, y pratiquant un fructueux commerce des fourrures et continuant d'explorer les territoires du Nord-Ouest. Stimulées par la concurrence commerciale et par la rivalité politique entre ces trois puissances européennes, les explorations aboutirent, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, à un conflit armé à la dimension du continent; l'Angleterre, dont la supériorité navale et militaire élimina définitivement ses deux concurrents, termina, avec des moyens scientifiques sans précédent, l'exploration de la côte du Pacifique nord.

Rencontrant simultanément l'Amérique du Nord et ses habitants, les explorateurs européens manifestèrent, dans un premier temps, la même curiosité émerveillée devant la nature et devant les hommes, ce qui donna naissance au mythe du «bon sauvage». Au cours de ces trois siècles d'exploration, les récits de voyages firent une large part aux Indiens, presque toujours les seuls êtres humains aperçus sur les territoires parcourus, pratiquant parfois l'agriculture, connaissant toujours la forêt et sachant apprivoiser les cours d'eau tumultueux. Ils devinrent d'indispensables compagnons, des guides et souvent des amis. En contrepartie, ils reçurent des outils, des armes et d'autres objets qui devinrent rapidement de première nécessité. Les premières rencontres se situèrent donc dans un contexte de besoin réciproque et de confiance, malgré les réticences de certaines nations, comme les Inuit, conscientes de voir dans ces Européens, des spoliateurs et des envahisseurs.

Ce vaste mouvement exploratoire issu du monde de la Renaissance fut parachevé par l'Europe des Lumières. Rivaux mais partenaires, les grandes puissances atlantiques ont, concurremment, parallèlement et simultanément, parcouru et cartographié l'Amérique du Nord tout entière, la faisant ainsi connaître au reste du monde.

Réalisé en marge de mes fonctions aux Archives nationales du Canada, cet ouvrage doit toutefois beaucoup à mon institution et à mes collègues. Je voudrais rendre un hommage particulier au regretté Harold Naugler qui a suivi et encouragé l'élaboration de ce livre et exprimé sa joie de voir la rédaction arriver à son terme; son successeur, Chuck MacKinnon, a manifesté le même intérêt à l'aboutissement du projet. Plusieurs collègues ont participé à la documentation: Edward Dahl, spécialiste de la cartographie

ancienne, qui a porté à ma connaissance des ouvrages essentiels et a bien voulu réviser les légendes des cartes reproduites; Andrée Lavoie, archiviste à la division des Manuscrits, m'a aidée à obtenir des sources conservées à Ottawa pendant que Louis Cardinal et Halyna Kis apportaient d'utiles suggestions. À Paris, l'aide et les avis de Sylvain Savard et de Lucie L'Heureux, ont été précieux pour la matérialisation de l'ouvrage.

Ma gratitude s'adresse encore à Étienne Taillemite, inspecteur général honoraire des Archives de France, qui a été à l'origine du projet et l'a accompagné de ses conseils et de son expérience d'archiviste et d'historien.

Je voudrais remercier tous les amis et membres de ma famille qui ont manifesté leur intérêt et leur encouragement. Qu'il me soit permis, toutefois, de mentionner quelques personnes dont la collaboration fut souvent déterminante: André J. Bélanger de l'Université de Montréal, qui a relu et corrigé le manuscrit, le faisant bénéficier de son savoir de professeur et d'écrivain, Gyslaine Guertin pour la documentation procurée, Anne et Jean-Paul Martin-Fugier, pour leurs conseils en vue de l'édition et, enfin, Jacques Pitou pour sa confiance affectueuse et patiente.

**Chapitre premier**

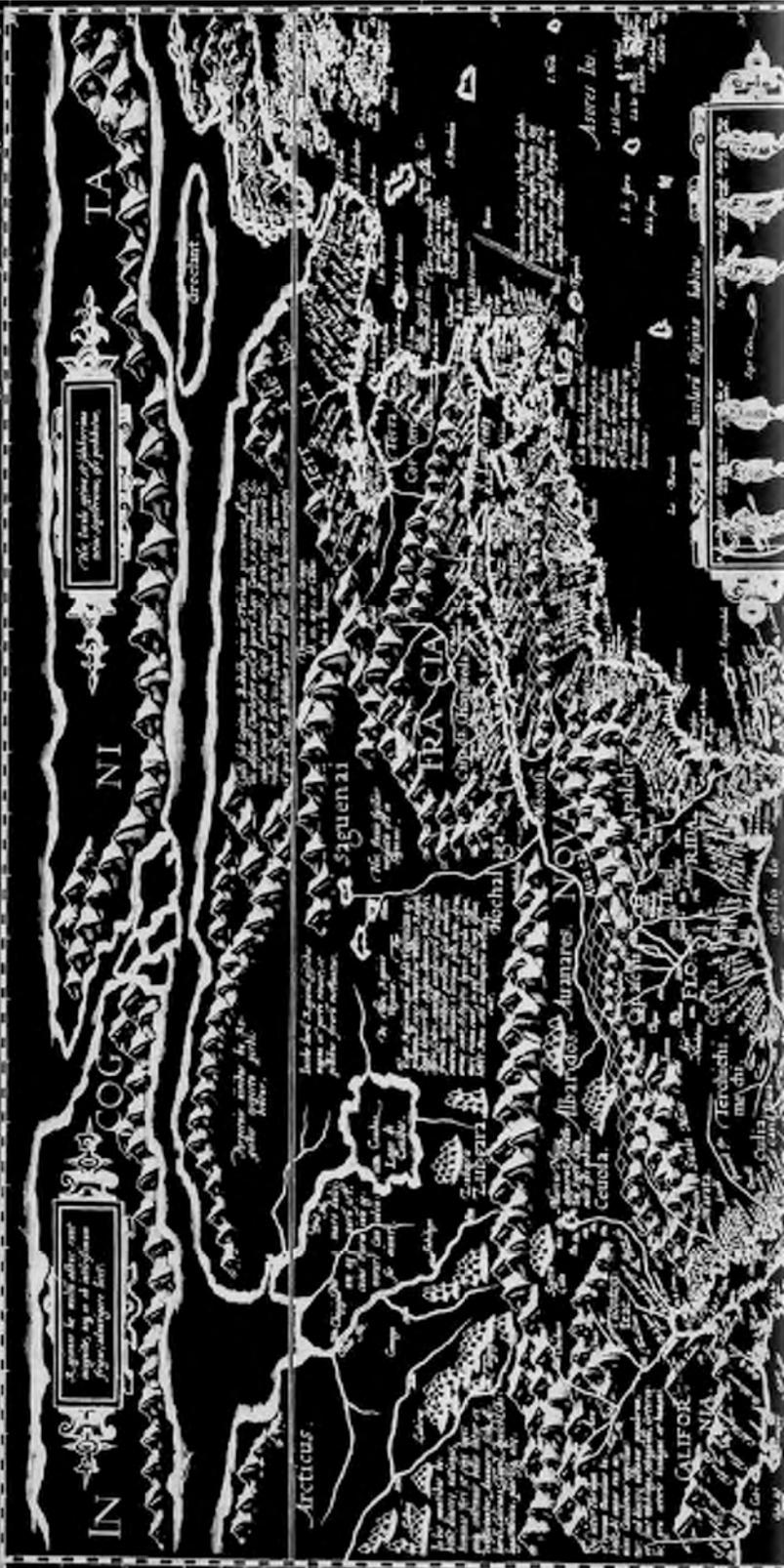
XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> SIÈCLES  
L'EUROPE RENCONTRE L'AMÉRIQUE

Generoso, atq. Magnifico Dño,  
 Dño THEOPHORO ECHTER, a  
 Melphbrū, Sacr. Cesar. Maies<sup>ti</sup>  
 et Rever<sup>endi</sup> Principi, Episcopo  
 herbipo. tenli a  
 consilij<sup>o</sup> primos<sup>o</sup>  
 Curiae  
 Inzar  
 D.D. A.  
 MD. LXXXV.



# AMERICÆ PARS BO REALIS, FLORIDA, BACCALA, OS, CANADA, CORTERIA, LIS. A Cornelio de ludæis in lucē edita.

Sep. tenticio



Extrait de la publication

**O**N S'ÉTONNE ENCORE que deux continents voisins aient pu s'ignorer jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, alors qu'à peine un mois de navigation les séparait l'un de l'autre. Les navires européens contournaient l'Afrique, sillonnaient les mers orientales mais, à l'ouest, ne s'étaient pas encore dirigés vers d'aussi lointaines destinations. Phénomène unique, une migration de descendants de Norvégiens établis au Groenland se transforma, au tournant du millénaire, en fugaces colonisateurs du Nouveau Monde laissant des traces incertaines aussi bien en deçà qu'au-delà de l'Atlantique, ne marquant guère la mémoire collective. Plus tard, en se tournant enfin vers l'ouest, les navigateurs de la Renaissance suivirent plus naturellement une ligne de conduite tirée des philosophes et savants de l'Antiquité que du modèle viking médiéval.

Pour franchir l'espace maritime séparant les deux continents, il fallait une technique de navigation adéquate. Les Européens la possédaient depuis le milieu du XV<sup>e</sup> siècle et la faisaient progresser rapidement. Ils furent donc en mesure de traverser l'Atlantique, croyant assurément trouver la Chine et l'Inde sur la rive occidentale. Forts d'une telle certitude, ils ne comprirent qu'après plusieurs voyages que les îles abordées appartenaient à un nouveau continent. Les habitants de ce monde nouveau, pris par surprise,

---

Cette carte de 1593 rapporte, avec beaucoup de détails, les explorations espagnoles du sud des États-Unis au XVI<sup>e</sup> siècle. Même la Californie est présentée sous forme de presqu'île, séparée du continent par la *mer Vermeille*, nom encore attribué au golfe de Californie. Un passage du Nord-Ouest imaginaire traverse le continent à partir du Groenland.

*Carte de l'Amérique du Nord* par Cornelis de Jode, 1593, tirée de *Speculum Orbis Terrae*, Anvers. Archives nationales du Canada, Ottawa, NMC 6579.

réagirent, selon les lieux et les circonstances, avec bienveillance, générosité, méfiance, refus et même violence. Là encore, décontenancés par la technique guerrière des Européens, ils subirent, non sans résistance, leur présence croissante et essayèrent, en autant qu'ils le purent, de tirer parti des étrangers.

Inégale à tous égards, la rencontre entre l'Europe et l'Amérique souffre encore d'une dramatique injustice: les archives qui en témoignent proviennent uniquement de la partie européenne puisque l'écriture n'était pas encore apparue sur le continent américain. Des symboles gravés dans la pierre ou dessinés sur divers supports étaient toutefois une véritable expression graphique, destinée à la communication. Peaux peintes, paniers tressés, poteries décorées, statues rituelles exprimaient, parfois mieux que l'écriture, une histoire et une civilisation. Ces formes de langage se prêtaient malheureusement peu à une diffusion outre-mer et, sorties de leur contexte, perdaient beaucoup de leur signification. Il leur était difficile de rendre le moment précis de l'arrivée de l'Européen en Amérique et de passer à la postérité à l'instar des récits de voyages si largement diffusés. Les autres approches de ce langage, comme l'archéologie et la tradition orale, compensent bien faiblement la lourde carence que constitue l'absence d'écriture; ainsi, l'histoire de cet événement capital est condamnée à n'être rapportée qu'à travers la vision d'une seule des parties en présence, celle de l'Europe. Il reste à l'historien l'espoir de trouver, entre les lignes des récits de voyages, l'expression cachée de ceux qu'on appellera désormais Indiens d'Amérique.

Conséquemment, dès le XV<sup>e</sup> siècle, l'Européen ne parlera pas de rencontre, mais de découverte et le terme sera adopté universellement, sans hésitation et sous diverses formes: découverte de l'Amérique, l'ère des découvertes, les grandes découvertes géographiques. Les acteurs en seront évidemment les découvreurs qui ne se contenteront pas de rencontrer une terre par hasard, mais la décriront à l'aide des moyens scientifiques disponibles et tenteront de la débarrasser de ses chimères pour la représenter dans sa réalité vécue et expérimentée. Cette réalité nouvelle sera mise à découvert pour tous les contemporains, ouverte à la curiosité géographique de terres exotiques, à l'anthropologie du «sauvage», à l'espoir de richesses et à la fascination de l'inconnu encore à découvrir.

Malgré une réticence certaine à parler en terme de «découverte» quand il s'agit d'un continent habité depuis des millénaires, c'est pourtant bien ainsi qu'il faut désigner la connaissance totalement nouvelle que les navigateurs ont eue de l'Amérique, connaissance progressivement raffinée par les voyages successifs et diffusée par la cartographie. Un immense territoire a été nommé, a pris sa place sur la mappemonde et fut ouvert à la connaissance de l'univers entier.

La rencontre entre l'Europe et l'Amérique, conduite à sens unique d'est en ouest, est donc devenue, dans les desseins européens une découverte et, plus précisément et plus justement encore, une conquête.

### **Pourquoi naviguer vers l'ouest?**

Entourée d'eau, largement pourvue de navires et de marins, l'Europe, début XV<sup>e</sup> siècle, s'aventurait bien peu au large de ses côtes. En Méditerranée, les marins restaient rarement plus de quatre jours en mer pour effectuer de «grandes distances» comme le trajet de Rhodes à Alexandrie. Même au début du XVII<sup>e</sup> siècle, Thomé Cano, en 1611, disait des Italiens: «Ce ne sont pas des marins de haute mer.» À cet égard, l'Europe usait des mêmes pratiques que les autres grands groupes marins de la planète, soit les nations islamiques, nipponne et chinoise. Ses îles et ports sur trois faces du continent, plus l'utilisation maximale du réseau de voies fluviales et terrestres, suffisaient à ses divers besoins d'échanges.

Jusqu'au jour où un important développement démographique urbain laissa pressentir des problèmes d'approvisionnement. Dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, des grandes villes comme Naples, Paris, Venise et Florence dépassaient les 100 000 habitants et Londres triplait sa population entre 1500 et 1560, pour déborder les murs de la City et dépasser les 200 000 habitants, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Le commerce en pleine expansion entraînait d'énormes besoins financiers et bien que la masse monétaire en circulation fût considérable, elle ne suffisait pas à répondre au réveil de l'activité qui se manifesta à partir de 1450.

Le numéraire était fabriqué à partir de l'argent des mines d'Europe centrale ainsi que de l'or du Soudan apporté par

caravanes, soit sur les bords de la Méditerranée, soit sur le golfe de Guinée d'où les Portugais l'acheminaient vers l'Europe. Ces sources d'approvisionnement étant limitées, on manquait constamment de pièces de monnaie pour payer les fournisseurs, en particulier ceux d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient peu intéressés à troquer épices, soieries et pierres précieuses contre des marchandises européennes et n'acceptant aucun paiement autre que l'or. Au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, les bateaux vénitiens portaient chaque année à Alexandrie l'énorme somme de 300 000 ducats d'or. Malgré les mesures prises par les États pour retenir l'or dans leurs frontières et le réutiliser au maximum, ils durent se rendre à l'évidence: la refonte et l'allégement des pièces, l'interdiction de thésauriser ne pouvaient que pallier l'entrée de métaux précieux venant de l'extérieur.

D'autres produits en provenance de l'Orient s'étaient imposés dans la vie des Européens: les épices, parfums et drogues de toutes sortes, introduites dans le sud de l'Europe par les trafiquants byzantins à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, puis importées régulièrement par les marins, étaient devenus l'objet d'un commerce important. Les voyages de Marco Polo et son long séjour en Chine avaient, de plus, fait connaître tissus, porcelaines et autres objets précieux résultant de civilisations technologiquement avancées. Le rôle des Croisades, par ailleurs, ne fut pas négligeable pour entretenir les relations avec l'Orient et raffiner le goût des consommateurs européens.

Denrées fort chères, les épices, drogues, soieries et pierres précieuses transitaient par de nombreux intermédiaires, d'abord en Asie, puis en Europe, entre autres chez les Vénitiens et chez les Marseillais. Leur commerce devenait ainsi tributaire d'un ensemble de facteurs imprévisibles, par exemple qu'un des nombreux princes musulmans, sur la route entre les Indes et l'Europe catholique, décide de bloquer le passage pour que les gourmets deviennent privés de condiments, les malades de médicaments et les mondains de bijoux et d'étoffes précieuses. Même si le danger ne semblait pas trop grand, une méthode d'approvisionnement plus directe ne pouvait qu'être avantageuse.

À partir du moment où les savants imposèrent la certitude de la rotondité de la terre, germa l'idée de rejoindre l'Asie par l'Ouest. D'ailleurs cette idée n'était pas nouvelle car, depuis l'Antiquité, le problème de l'Atlantique intriguait les géographes: qu'y avait-il au-

## CHAPITRE VI

### L'EXPLORATION DE LA CÔTE DU PACIFIQUE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Les expéditions russes de Vitus Béring	206
Les tentatives espagnoles	212
Le savoir-faire du capitaine britannique James Cook	218
Lapérouse, marin français du siècle des Lumières	222
Le dernier effort de l'Espagne	226
La touche finale de George Vancouver	229
Conclusion	233
Bibliographie	235
Index	245

CE TROISIÈME TIRAGE A ÉTÉ  
COMPOSÉ EN BERKELEY CORPS 11  
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR JOSÉE LALANCETTE  
CET OUVRAGE A ÉTÉ PRÉPARÉ PAR GASTON DESCHÊNES ET DENIS VAUGEOIS  
ÉDITEURS À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION  
ET ACHÉVÉ D'IMPRIMER EN MARS 2003  
SUR LES PRESSES DE AGMV-MARQUIS  
À CAP-SAINT-IGNACE, QUÉBEC